

Remise des bicornes à la promotion 2017 dans la cour de l'ancienne école Polytechnique

« Discours de l'Antique », François Audouze, promotion 1961, Pitaine Magnan de la Khômmiss

Lorsque j'avais votre âge, le plus vieux polytechnicien que j'ai eu l'honneur de rencontrer était de la promotion 1903 et il me semblait qu'il était contemporain de Noé ou de Moïse. Aussi suis-je conscient qu'en m'écoutant, de la promotion 1961, vous devez avoir un sentiment identique.

Je salue les représentants du commandement militaire de l'école, les civils et amis présents, les membres des Khômmiss de différentes années et bien sûr les X des promotions 2016 et 2017.

On m'a demandé de vous parler de l'ambiance qui régnait sur la montagne Sainte Geneviève lorsque l'école s'y trouvait. Je le ferai avec des anecdotes personnelles. Ici, nous avions en permanence des tenues militaires et la vie commune avec la mili était très forte. Nous avons eu la chance d'avoir des sous-officiers intelligents et compréhensifs et les relations entre la mili et les élèves ont été très confiantes.

Je vais vous parler du bizutage. Les bizuts sont logés dans le pavillon Foch et les anciens dans le pavillon Joffre. A un moment dans la nuit une sono retentit, les anciens pénètrent dans nos chambres et nous demandent de nous habiller d'un slip, de baskets sans lacets et sans chaussettes et de nous cacher le visage sous une couverture. A quatre pattes nous devons descendre dans la cour, en formant une chenille. Jamais notre tête ne doit être visible. Je peux vous dire que descendre des escaliers en carrelage dont l'arête des marches est une barre d'acier, ça fait mal aux genoux. Pendant trois jours nous allons vivre habillés ainsi et c'est une bonne étude de mœurs de voir ce qui se passe au moment des repas, car nous avons des plats de purée ou des grandes soupières, mais ni assiettes ni cuillers, ni couteaux, ni fourchettes. On se sert avec les doigts ou on lèche les plats. C'est assez curieux et instructif.

Un jour, on crapahute dans les égouts sous l'école, et quand on croit avoir fini, en escaladant l'échelle vers l'air libre, un ancien nous badigeonne le visage avec une peinture qui subsiste plusieurs jours.

Le moment important est la déportation. Tous les bizuts vont aller en slip et couverture dans Paris, certains rue Saint-Denis pour conter fleurette aux prostituées, d'autres à Pigalle, d'autres aux Champs-Élysées courtiser les touristes et certains vont aller ailleurs. Il est interdit de prendre de l'argent aussi pour le vérifier, les anciens nous font baisser le slip et nous accroupir, et nous font nous déchausser.

J'ai eu l'idée que le seul endroit qui ne serait pas contrôlé, c'est entre deux doigts de la main où j'ai plié et roulé un billet. Ma cachette n'a pas été trouvée et cela m'a servi comme on va le voir. Deux anciens m'emmènent en voiture à une trentaine de kilomètres au sud de Paris, me déposent en pleine campagne et me disent : « Paris, c'est par là ». Je me dis que s'ils me conseillent une direction, c'est l'autre qui doit être la bonne et je pars donc dans l'autre sens. Je marche des heures dans le noir et j'atteins un village où il y a une gare. Il doit être trois heures du matin. Les premiers voyageurs, des ouvriers, arrivent à partir de 4h30 mais il n'y a encore aucun responsable. Vers 7 heures un agent de la gare arrive. Il me faut expliquer ma situation et l'agent accepte que je monte dans un train, mais comme je n'ai pas de billet ce sera dans la locomotive. Le cheminot est sympa. A la gare de Lyon, il me faut expliquer à nouveau ma situation, car on ne peut pas sortir de la gare sans billet. Il faut expliquer mais j'y arrive. Dehors, aucun taxi ne veut me prendre sans argent et c'est là que l'argent que j'avais su cacher va me servir à rentrer à l'école. J'arrive peu après 9 heures, les

cours ont déjà commencé. Je suis le dernier rentré sauf un camarade qui, mis dans le train Paris-Lyon, ne reviendra que l'après-midi.

Les anciens qui m'avaient conduit dans la campagne s'étaient inquiétés de mon absence. Ils m'ont dit qu'ils m'attendaient 500 mètres plus loin et n'ont pas compris que je ne les rejoigne pas.

Je voudrais maintenant vous raconter le chahut qui nous a valu une punition d'un mois de corps de troupe. Une cérémonie devait réunir l'autre promotion de l'X avec une promotion de Saint-Cyr pour une présentation au drapeau. Le Ministre des Armées devait être présent, ainsi, je crois, que le premier Ministre. Lors d'une réunion de la Khômmiss nous avons imaginé le chahut suivant : notre promotion devait faire pendant cette cérémonie une épreuve de mathématiques et les élèves seraient dispersés dans de nombreuses salles de cours. A un moment, une sono puissante aurait donné un signal et nous aurions tous regagné nos chambres pour jeter des papiers par les fenêtres pour faire une réception « à la Broadway », sur une musique d'enfer. Pour ce faire, nous avons économisé sur nos rations de papier toilette pour avoir des stocks suffisants à jeter. Le projet avait été soumis aux Késsiers qui avaient approuvé et le jour dit, nous avons fait notre chahut. Manque de chance, le lendemain, en dernière page du Figaro un article titrait « les polytechniciens insultent le drapeau français ». Nous n'avions pensé qu'à faire s'envoler des papiers légers, mais le journaliste n'avait vu que le symbole du papier toilette. Il n'y avait de notre part aucune intention de déprécier l'événement et le drapeau français. Immédiatement le premier Ministre a demandé des sanctions et la révocation de la promotion entière a même été envisagée. Il fallait des coupables, des exclusions et des punitions.

Personne ne s'est dénoncé, nous avons fait corps et aucun élève n'a été renvoyé. Toute la Khômmiss, et quelques chahuteurs patentés ont été incarcérés pour un mois dans la prison de l'école, le « micral ». Etant « pitaine Magnan » de la Khômmiss j'ai organisé des séances de crêpes flambées dans le micral et nous avons invité la mili à en profiter ce qu'ils ont fait de bonne grâce car nous avons les meilleures relations du monde avec la mili. La punition d'un mois de corps de troupe pour toute la promotion pendant l'été m'a conduit au 3^{ème} RIMA (régiment d'infanterie de marine) à Nantes. La discipline y était sévère mais nous avons eu une chance, c'est que le capitaine avait une admiration profonde pour l'école Polytechnique aussi nous avons eu de sa part un vrai cadeau : il nous autorisait à nous mettre à l'arrière du peloton qui partait en exercice, et au coin de la rue, nous nous éclipsions pour aller où nous voulions à la condition de revenir aux horaires obligatoires. Deux des quatre punis de Nantes ayant de la famille dans la région, nous avons eu un séjour fort agréable pendant ce mois de punition.

Je voudrais maintenant évoquer un souvenir personnel que je raconterai d'autant plus volontiers en souvenir de David Rockefeller qui vient de décéder à l'âge de 101 ans. Entre les deux années de l'X nous avons la possibilité de faire un stage à l'étranger. J'avais envoyé une lettre de motivation à la Chase Manhattan Bank de New York et j'avais été accepté. J'ai fait mon stage au service étranger de la Chase et pour m'occuper on m'a donné un énorme paquet de bilans de toutes les filiales mondiales de la banque en me demandant de convertir en dollars les bilans en monnaies. Il faut savoir qu'à l'époque il n'y avait pas de calculatrices électroniques et que les calculatrices électriques mettaient un temps fou à faire des multiplications et surtout des divisions, avec un bruit infernal. J'avais probablement du travail pour trois semaines et je me suis dit qu'il fallait innover. J'ai fabriqué des abaques, j'ai utilisé ma table de logarithmes et je n'avais plus que des additions à faire pour

atteindre une précision demandée. Au bout de quatre jours, j'ai remis mon travail. Le chef de service stupéfait a vérifié au hasard des chiffres et tout paraissait bon.

Un jour dans le grand bureau où une centaine de personnes ont des bureaux alignés, une rumeur se chuchotait : François Audouze allait être reçu par le grand patron, David Rockefeller. Dans l'immeuble de la Chase, le président a un étage pour lui tout seul et pour rejoindre son bureau protégé par des secrétariats successifs, on longe des couloirs où sont accrochés des Rembrandt, des Renoir, des Degas et autres Van Gogh. J'arrive enfin à son bureau et David Rockefeller vient me saluer dans un français impeccable et me dit : « vous ne pouvez pas savoir la chance que vous avez de faire l'école Polytechnique ». J'avais 19 ans, encore gamin, aussi je lui réponds : « pour vous, ce n'est pas mal non plus ». Quelle inconscience. Il a souri, nous avons bavardé de la France et de beaucoup de sujets et à un moment il me demande : « êtes-vous satisfait de votre stage ? ». J'ai répondu que tout le monde est extrêmement gentil à mon égard, que je suis très satisfait, mais que le stage manque un peu de rythme. Immédiatement il prend son téléphone, appelle quelqu'un et me dit : « demain, vous poursuivez votre stage à notre succursale de l'immeuble des Nations unies.

Imaginez un gamin de 19 ans qui se présente à cette succursale des Nations Unies, parrainé par le Président de la banque, c'est fou. Il est évident que cette rencontre a eu une influence sur le reste de ma carrière, me donnant une motivation supplémentaire pour réussir. J'ai eu une vie de chef d'entreprise, ayant développé une entreprise, l'ayant cotée en Bourse et ayant créé des centaines d'emplois.

Pour finir je voudrais vous dire que la relation particulière que l'école a avec l'armée fait partie de son ADN historique. Aujourd'hui les X de la 2017 reçoivent le bicorne qui est l'un des symboles forts de notre appartenance à une école militaire. Chérissez ce lien qui nous associe à l'armée. Respectez votre bicorne. Travaillez pour vous, pour votre réussite, mais n'oubliez jamais notre devise, 'pour la patrie, les sciences et la gloire', et travaillez aussi pour la France.

Bonne remise des bicornes.

François Audouze